

GUY ACHARD-BAYLE

LES RÉALITÉS CONCEPTUELLES OU LA RÉALITÉ DANS LA QUINTADIMENSION

«Le temps, en effet, c'est quoi ? Allez donc fournir, sur ce point, une explication facile et brève ! Allez, pour en dire le moindre mot, saisir la chose, ne fût-ce qu'en pensée ! Que mentionnons-nous, au demeurant, de plus familier et de plus connu que le temps ? Ce mot, quand nous le prononçons, nous en avons, à coup sûr, l'intelligence et de même quand nous l'entendons prononcer par d'autres. Eh bien ! le temps, c'est quoi donc ? N'y a-t-il personne à me poser la question, je sais ; que, sur une question, je veuille l'expliquer, je ne sais plus. Je le dis néanmoins en toute confiance, je sais qu'il n'y aurait ni, si rien se passait, temps passé, ni, si rien n'advenait, temps futur, ni, si rien n'existait, temps présent.» (Augustin, *Confessions*, XI, éd. citée : 330)

1. Introduction : dans et au-delà de l'espace-temps

Depuis une quinzaine d'années se développent en linguistique cognitive et textuelle des travaux sur les *référents évolutifs* : on entend par là des référents dont l'identité change suffisamment pour que le discours qui en rend compte en ressentite ou soit susceptible d'en ressentir les effets, du moins au plan linguistique qui nous intéresse : celui des identifications. Ce type d'évolution se produit ou peut se produire donc, au niveau des désignations, par changement du nom d'espèce, perte du nom propre, ou substitution anaphorique «zéro». Autrement dit, une question se pose au sujet de ces référents *évolutifs*, plus encore qu'au sujet de tous les *particuliers*¹ qui occupent, référentiellement parlant, les trois dimensions de l'espace et la quatrième du temps (qui est celle de l'évolution «naturelle» de tout *particulier*) : la question qui se pose donc est celle de la place et l'importance de l'évolution dans le temps, qui prend pour le coup une dimension «phénoménale» ; au point que le référent en tant qu'entité, individu, particulier,

¹ Voir ci-dessous Strawson (1959 / 1973).

tend à s'assimiler ou être assimilé, sous l'effet du temps qui s'accélère, autrement dit du changement radical en cours, à un processus.

À partir de ces données, qui ont été assez bien décrites dans les deux dernières décennies, je voudrais mettre ici l'accent sur un autre « phénomène » linguistique et ontologique : des changements radicaux peuvent avoir lieu en profondeur et dans la longue ou très longue durée, qui vont, plus que déformer, transformer des réalités matérielles, physiques, spatiales, en des *lieux* de la mémoire, laquelle devient, dans ses représentations collectives, mentales mais aussi discursives, agent de déformation.

C'est ainsi que ces réalités matérielles-mémorielles, et que j'appelle *conceptuelles*, s'inscrivent dans une *cinquième dimension* : celle d'un espace-temps long (re-) vécu par une expérience ou une conscience collective.

Ma contribution comprendra trois parties : tout d'abord (section II), je mettrai au clair un certain nombre de notions concernant la référence et les référents évoluant dans l'espace-temps ; ensuite (section III), je présenterai les travaux fondamentaux (à mes yeux) de Strawson et Quine sur l'espace-temps, autrement dit la quadridimension ; enfin (section IV), je présenterai ma conception de la réalité et de la référence dans la *quintadimension*, autrement dit ce que j'appelle les *réalités conceptuelles*, qui se situent à la fois dans et au-delà de l'espace-temps.

2. De la tri- à la quadridimension

La problématique des référents évolutifs a été inspirée des travaux de Brown & Yule en *analyse de discours* (1983), sur la continuité thématique et les reprises anaphoriques :

1. Tuez un poulet bien vif et bien gras. Préparez-**le** pour le four. Coupez-**le** en quatre morceaux et faites-**le** rôtir avec du thym pendant une heure (Brown & Yule 1983 / 2002 : 202).

Le problème soulevé par ce type de reprise ou rappel anaphorique est que, référentiellement ou ontologiquement parlant, le contenu descriptif du substitut pronominal *n'est pas le même* que celui de l'antécédent ; on le voit particulièrement quand la première occurrence du pronom anaphorique (qui, néanmoins, morphologiquement ou lexicalement *reste le même* tout au long de la chaîne des anaphores) représente un « poulet vif tué » :

2. Tuez un poulet bien vif et bien gras. Préparez-**le** (= le poulet tué vs. vif) pour le four. Coupez-**le** (= le poulet tué + préparé pour le four) en quatre morceaux et faites-**le** (= le poulet tué + préparé pour le four + coupé en quatre) rôtir avec du thym pendant une heure.

On le voit donc, la question des référents évolutifs est à cheval sur deux disciplines : la linguistique proprement dite et l'ontologie : ce qui gêne d'ailleurs un certain nombre de linguistes qui se réclament de divers courants constructivistes, ou non référentialistes ; mais comme je viens de traiter longuement cette contro-

verse (2008), je n'y reviens pas et je prends pour acquis la référence comme une donnée constitutive du sens.

Je considère pour commencer, comme Ricœur (1990 : 39), la fonction « identifiante » de la référence : pour identifier, nous avons besoin d'individualiser ; on peut ainsi communiquer et partager : « Identifier quelque chose, c'est pouvoir faire connaître à autrui, au sein d'une gamme de choses particulières du même type, celle *dont* nous avons l'intention de parler. »

Ceci dit, je définis la référence comme la *relation mots-monde* – définition que je préfère à celle de Quine (1990 / 1993 : 53) : « la référence comme *reliant des noms et autres termes singuliers à leur objet* », dont le « sens unique » (que je souligne) laisserait entendre que la langue serait en correspondance avec le monde, ce qui ferait de la langue une reproduction du monde.

*

Une fois présenté le cadre épistémologique (hybride) de ma contribution ou de ma problématique, je reviens à l'expression même de *référents évolutifs* : il y a en elle *référents* et *évolutifs* ; chacun des mots qui composent cette expression a une attache particulière avec les thèmes du colloque : *espace* et *temps*.

Les référents sont, en linguistique cognitive et textuelle, des entités représentées en discours, ou telles que le discours les représente ; on voit que cette conception n'est pas précisément *représentationnaliste* au sens où la langue reproduirait le monde. Ceci dit, ces référents en tant qu'entités appartiennent pour un certain nombre (dont *le poulet*) au monde matériel et physique et par là sont considérés, c'est-à-dire compris, comme s'inscrivant dans les trois dimensions de l'espace : ces entités matérielles, physiques, sont ce que Lyons (1978 / 1990) appelle des *entités de premier ordre*, et Strawson (1959 / 1973) des *particuliers fondamentaux* ou *de base*² ; ces entités ou particuliers rassemblent les objets physiques, perceptibles, observables par tous, qui s'inscrivent traditionnellement dans un espace à trois dimensions (Lyons, 1990 : 77–78 ; Strawson, 1973 : 41 *sq.*).

J'ouvre à ce propos une parenthèse : la catégorie des *entités du premier ordre* permet à Lyons (1990 : 78) de définir deux autres ordres d'entités, notamment, pour ce qui nous concerne ici, celles du *deuxième ordre* :

Par entités du deuxième ordre, on entendra les événements, les processus et les états, etc., localisés dans le temps, dont on dit en français qu'ils surviennent ou qu'ils ont lieu, et non qu'ils existent. Par entités du troisième ordre, on entendra des entités abstraites telles que les propositions qui sont en dehors du temps et de l'espace. Cette division en trois sortes d'entités ne correspond que partiellement à la distinction traditionnelle entre entités concrètes et entités abstraites sur laquelle est basée la classification des noms et des expressions nominales. Il est clair que les entités de deuxième ordre ne sont pas abstraites puisqu'elles ont une localisation spatio-temporelle, même si elles peuvent être dénotées par ce que l'on appelle traditionnellement des noms abstraits.

Nous laisserons donc de côté les troisièmes entités car elles sortent du cadre de notre problématique qui est de définir linguistiquement, *i. e.* par des marques

² *Basic particulars ; fondamentaux* dans la trad. fr. de Lyons (1990 : 78, note 7).

et des comportements linguistiques (textuels / discursifs), des entités qui tiennent bien une place dans la réalité physique, phénoménale, même si ce n'est pas strictement ou seulement d'une manière matérielle ou concrète.

Une fois les entités du troisième ordre mises de côté, je remarque encore avec Lyons (*op. cit.* : 79) que « [d]ans certaines langues, les entités du deuxième ordre peuvent être considérées comme des individus. En français, par exemple, on peut tout aussi bien dire *Regarde ce coucher de soleil* que *Regarde ce chien.* »

J'y reviendrai dans la troisième partie (section IV) à propos de la cinquième dimension des entités dans le temps ou du temps long.

Je referme la parenthèse sur les *ordres d'entités* et reviens à l'expression *référérents évolutifs*, c'est-à-dire maintenant à *évolutifs*.

Cet adjectif est déverbal, et le verbe dont il dérive dénote un procès qui prend donc place dans le temps. Ainsi, l'expression *référérents évolutifs* est une expression hybride au sens où elle combine espace et temps ; ce qui me suggère deux remarques :

- I. L'évolution semble être un procès d'action, ou mieux un procès se déroulant³ ; en même temps le processus peut être une transformation interne du référent, donc propre à son *être* en tant qu'*étant*, ou à l'*état* duquel l'effet porte atteinte (je souligne dans les trois cas : *être*, *étant*, *état*) : voir les processus de *croissance*, *vieillesse*, mais aussi métamorphose naturelle (*chenille* → *papillon*).
- II. Il faut donc considérer que le processus dans un certain nombre de cas de référence évolutive fait partie de son *état* (*être*, *étant*), autrement dit est « partie prenante » de l'entité. Mais plus généralement, même si le processus est externe, le référent évolutif est fondamentalement lié à l'espace et au temps, compris et à comprendre dans l'espace et dans le temps, puisque ce qu'on cherche à déterminer, ontologiquement et linguistiquement, ce sont les effets des évolutions sur les corps matériels ou physiques (ou les substances, ou les formes).

3. Remarques et objections sur la quadridimension ; transition vers la quintadimension

Mon travail est redevable en grande partie, du moins pour ses fondements, aux travaux de Strawson (notamment l'ouvrage cité 1959 / 1973). Je lui consacre donc l'essentiel de cette section.

Strawson (*op. cit.*) s'inscrit dans la tradition « métaphysique » ; mais il a bien soin de distinguer (Introduction, *op. cit.* : 9 sq.) deux types de métaphysique : la

³ « En déroulement », une *activité* ou un *accomplissement* (selon Vendler 1967 et Récanati & Récanati, 1999 : 172).

«métaphysique de révision» et la «métaphysique de description». Quand la première «vise une meilleure structure», l'autre «se contente de décrire la structure effective de notre pensée au sujet du monde... [et vise] à mettre à nu les traits les plus généraux de notre structure conceptuelle». Quant à la «méthode», «la meilleure qui soit en philosophie, et même la seule qui soit sûre, est l'examen minutieux de l'emploi effectif des mots»; parmi lesquels Strawson privilégie les «expressions» (identifiantes). Et «lorsque nous nous interrogeons sur l'emploi de telle ou telle expression», ce «dont le métaphysicien attend la manifestation», ce sont des «éléments généraux de structure», même si cette «structure qu'il recherche ne se manifeste pas aisément à la surface du langage, mais reste enfouie.»⁴

Strawson (*ibid.*) distingue donc deux catégories d'entités ou de «particuliers»; ainsi, son «essai de métaphysique descriptive [dans sa première partie] vise à établir la position centrale qu'occupent les corps matériels et les personnes parmi les particuliers en général [et] montre que, dans notre schème conceptuel, ces deux catégories de particuliers sont les particuliers fondamentaux».

Ainsi, Strawson inclut dans sa «métaphysique descriptive» des corps matériels et des particuliers de base (tridimensionnels) la quatrième dimension du temps. Il fait cela tout d'abord en envisageant la question de la (*ré-*) *identification*: «il faut pouvoir identifier certaines choses particulières comme étant de nouveau les mêmes que celles que nous avons rencontrées dans une circonstance précédente» (*op. cit.*: 61).

On peut dès lors introduire la notion de *mêmeté*, en référence à Locke (1694 / 1998), et comme ce dernier la définir comme *l'identité à travers le temps*:

§ 1. *En quoi consiste l'identité.* Une autre occasion pour l'esprit de faire des comparaisons lui est offerte par l'être même des choses, lorsque, considérant qu'une chose existe à un certain moment et à une certaine place, nous la comparons avec elle-même existant à un autre moment, et formons de là les idées de l'identique et du différent. Quand nous voyons que quelque chose est en quelque lieu à quelque moment du temps, nous pouvons être certains que c'est bien cette chose (quelle qu'en soit d'ailleurs la nature), et non une autre qui au même moment existe en un autre lieu, si semblables et indiscernables qu'elles puissent être pour tout le reste: en cela consiste la relation d'identité, que les idées auxquelles elle est attribuée ne changent en rien par rapport à celles qu'elles étaient au moment où nous considérons leur existence antérieure, et auquel nous comparons leur existence présente.

On le voit donc, cette conception de l'identité conjugue les deux vecteurs ou dimensions: la continuité (autrement dit le temps) de l'existence (dans l'espace).

Je reviens maintenant à la théorie de la référence de Strawson qui repose sur la notion de *cadre de référence*: «notre cadre général de référence à des particuliers

⁴ On peut comprendre ainsi comment la linguistique cognitive, dont je m'inspire également, s'inscrit elle-même dans une tradition métaphysique *objective* (sinon *objectiviste*); ou encore comment elle est l'héritière (notamment dans sa version «californienne», autrement dit issue de Lakoff ou de Fauconnier) de la tradition chomskyenne, lorsqu'elle considère les énoncés comme des *linguistic reflections* (Sweetser & Fauconnier, 1996); j'ai développé tous ces points dans Achard-Bayle (2007, en ligne).

est un système spatio-temporel unifié, doté d'une dimension temporelle et de trois dimensions spatiales» (*op. cit.* : 62); or « parmi les catégories disponibles, celle des corps matériels est la seule qui soit en mesure de constituer un tel cadre [c]ar seule cette catégorie fournit des occupants durables de l'espace» (*ibid.*).

Une fois ce *cadre* posé, Strawson envisage plusieurs « objections »; tout d'abord celle d'une opposition qui serait « douteuse » entre corps matériels et événements: ainsi, on peut se demander si « César » n'est pas en fait « le nom d'une série d'événements », une « biographie » raccourcie dans ce nom. Strawson répond à l'objection (*op. cit.* : 62–63) en arguant qu'il est inutile de créer une catégorie de « choses-processus », « dont chacune des parties se succédant dans le temps serait à trois dimensions et serait, pour ainsi dire, la chose prise à des étapes successives de son histoire, du commencement jusqu'à la fin [...] la façon dont je dois décrire ces objets montre qu'ils ne doivent être identifiés *ni* avec les processus que les choses subissent, *ni* avec les choses qui subissent les processus [...] La catégorie des « choses-processus » est une catégorie que nous ne possédons pas et dont nous n'avons nullement besoin. En fait, nous distinguons entre une chose et son histoire ou les phases de son histoire [...] or, nous ne parlons ni de l'une ni de l'autre d'une façon qui conviendrait à la catégorie des choses-processus [...] il y a une dépendance générale, quant à l'identification, des processus que subissent les choses, à l'égard des choses qui les subissent, et non vice versa [...] ce sont les choses elles-mêmes, et non pas les processus [...] qui sont les principaux *occupants* de l'espace, à savoir des choses qui possèdent non seulement une position spatiale, mais aussi des *dimensions* spatiales. Si l'on essayait de donner les dimensions spatiales d'un tel processus, par exemple une mort ou une bataille, on ne pourrait que tracer le contour de l'*homme* mourant, ou indiquer les dimensions du *terrain* sur lequel la bataille a lieu [par exemple la description nominale : *la bataille d'Austerlitz*] ».

L'objection qu'envisage Strawson aurait pu venir de Quine (1960 / 1999 : 244, § Le temps), pour qui : « les objets conçus de manière quadridimensionnelle, dans l'espace-temps, ne doivent pas être distingués des événements ni, dans le sens concret du mot, des processus »; en effet, Quine mentionne à ce moment-là, dans une note de bas de page, qu'il se réfère bien au passage de Strawson (*op. cit.*) sur les *choses-processus* que nous venons de commenter; et Quine précise ou objecte : « ils [les processus] sont ce que Strawson a écarté sous l'appellation des “choses-processus”. »

Quine remarque toutefois : « Étant donné sa préoccupation de sauvegarder l'usage linguistique, je lui concède qu'il a sans doute raison. Mais mon propos porte au contraire sur les déviations imposées à l'usage en faveur de la forme canonique. » On voit de nouveau le rôle attribué au langage dans cette forme de philosophie contemporaine (wittgensteinienne, autrement dite analytique); mais on peut remarquer, davantage, dans la dernière citation, le double rôle attribué au langage : celui de témoin d'un usage « normal », et, inversement, celui de révélateur d'usages hors normes... Quine entend ainsi résoudre des paradoxes d'identité (comme le fleuve d'Héraclite) et fonder une ontologie « relative ».

Pour ma part, et avant d'en arriver par le biais de Quine aux *réalités conceptuelles* proprement dites (3^{ème} partie, section IV), je voudrais donner des exemples, qui sont certes exceptionnels (fictionnels et fictifs), mais qui vont dans le sens de cette «relativité de l'identité»⁵ : ce sont des cas non pas exactement où les processus prennent la place des corps matériels, autrement dit où la dimension temporelle efface et remplace les trois dimensions spatiales, mais où le corps matériel disparaissant (aux yeux d'un sujet de conscience), comme reconnaissable, ou ré-identifiable comme tel ou tel (en tant que spécimen d'une espèce), c'est une propriété, un prédicat de ce corps qui le remplace, prend sa place :

3. Il y avait une fois, on ne sait où, au cœur des bois, – on disait du moins qu'il y avait, – une fille sauvage. Certains assuraient l'avoir vue à travers la ramée, en allant courre le lièvre ou bien chasser le cerf. Baissant la voix, comme quelqu'un qui se souvient, ils murmuraient qu'elle était belle, qu'il n'y avait pas plus belle !
Mais on n'avait fait que l'entrevoir, non pas même l'approcher. Une blancheur au plus épais du bois, derrière toutes ces branches tremblant et balançant, de retraite en retraite...⁶

Je commenterai ici le syntagme souligné, autrement dit la façon dont est «représenté» le personnage dans un contexte dont il faut souligner d'emblée combien il est riche en verbes de parole, d'opinion, de perception : ainsi, si le narrateur mime d'entrée une tradition orale, il situe plus encore sa narration dans un crescendo où les opinions et particulièrement les perceptions finissent par se brouiller ; si bien que l'effet des perceptions se substitue à leur objet, et la propriété, sous la forme du nom descriptif ou prédicatif *blancheur*, se substitue à l'entité, qui était apparue sous la forme d'un nom ou d'une expression nominale se référant à un particulier de base : *fille sauvage*⁷.

Ce cas soulève donc un paradoxe, dans les termes de la métaphysique de Strawson, puisqu'une *blancheur*, qui est une «expression de type B», c'est-à-dire une expression qui «décrit, caractérise un concept», prend la place d'une «expression de type A» qui se «réfère à, nomme, indique, ou désigne un objet», en l'occurrence *une fille (sauvage)* ; en outre, en sémantique textuelle et référentielle, un SN indéfini convient à la première mention d'un référent plus qu'à son rappel... Il est donc difficile et de ne pas concevoir de continuité entre *une fille* et *une blancheur* et de les assimiler comme des expressions coréférentielles.

⁵ Selon le titre de Quine (1969 / 1977).

⁶ Henri Pourrat, *La Fille sauvage*, dans *Contes*, Paris, Gallimard coll. Folio, 1987, pages 77–86 ; j'en cite le tout début, page 77.

⁷ Voir *supra* ce que Lyons (*op. cit.* : 78) disait de «ce que l'on appelle traditionnellement des noms abstraits». Dans la seconde partie de son ouvrage cité (consacrée à l'opposition *su-jets vs. prédicats*), Strawson parle, lui, de «noms d'objets abstraits» (*vs.* «noms d'objets concrets», par exemple «la pitié» ou «la sagesse» *vs.* «Platon» ou «la terre», *op. cit.* : 173 ; il commente ainsi l'opposition que fait Quine entre «terme singulier» *vs.* «général» (par exemple dans le ch. III «Ontogenèse de la référence» de son ouvrage de 1960 / 1999 : § 25, «Les termes abstraits», pages 176–177) ; ou encore celle que fait Frege entre «objet» et «concept» (chapitre de Frege, 1892 / 1971). Pour une analyse critique de la notion d'«abstraction» appliquée aux noms, cf. Flaux & Van de Velde (2000 : 30), qui notent entre autres que «l'opposition concret / abstrait ne recouvre pas l'opposition sensible / non sensible».

Dans un autre ouvrage, Quine (1953 / 2003 : 40) défend une position inverse : «Les noms, en fait, n'ont aucun rapport avec la question ontologique, car j'ai montré, à propos de "Pégase" et "pégaser", que les noms peuvent être convertis en descriptions [...] Nous pouvons dire, par exemple, que des chiens sont blancs, sans pour autant nous engager à reconnaître la caninité ou la blancheur comme des entités.»⁸

Ce « désengagement » ontologique ne résout pas pour autant le paradoxe référentiel ou coréférentiel que nous exposons et étudions à travers ce texte et ce cas de fiction. Prenons alors d'autres exemples (où je souligne de nouveau) :

4. Des êtres invisibles, fétides et horribles, qui n'appartenaient pas à l'univers à trois dimensions, erraient à travers les ravins de la Nouvelle Angleterre et trônaient au sommet des collines. Il [le personnage Armitage] était convaincu de ce fait depuis longtemps déjà. Maintenant il avait l'impression de sentir la présence proche d'une partie de **cette horreur envahissante**, de constater que **l'inferral cauchemar**, jadis **immobile, avait poussé une pointe en avant...**⁹
5. **L'abomination** de Dunwich survint entre le 1er août et l'équinoxe de 1928... (*op. cit.* : 62)
6. Ce fut le 9 décembre, à la nuit tombante, que **l'horreur** se déchaîna... (*op. cit.* : 66)

Ici, nous n'avons plus affaire comme en (3) à des expressions nominales indéfinies, ce qui fait que l'interprétation anaphorique et coréférentielle est plus facile. Toutefois le procédé de « conversion » (pour reprendre la terminologie de Quine) est le même : il consiste à substituer des propriétés à une entité (en l'occurrence pour désigner une créature étrange, hors normes). Ainsi, et de nouveau, la désignation d'un phénomène, autrement dit de l'effet produit sur un sujet percepteur par une entité (étrange), tend-elle à prendre la place de la désignation de cette entité.

Cette « conversion » installe donc à la fois le lecteur dans le genre fantastique et ce dernier comme interprète dans une zone de « confusion »¹⁰ : d'une part entre référence et prédication (attribution, description), d'autre part (ou autrement dit) entre matérialité et (plutôt qu'abstraction) dématérialisation. J'en arrive ainsi aux *réalités conceptuelles*.

⁸ Autrement dit (*op. cit.* : 163) : «Quand nous disons que certains chiens sont blancs, ($\exists x$) (x est un chien. x est blanc), nous ne nous engageons pas à l'existence d'entités abstraites comme l'espèce des chiens ou la classe des choses blanches.»

⁹ Lovecraft, *L'Abomination de Dunwich*, trad. Fr. J. Papy, dans *La Couleur tombée du ciel*, Paris, Denoël, coll. Présence du Futur, 1989, pages 43–89 ; citation : pages 60–61.

¹⁰ Voir aussi Galmiche (1983) et Hall-Partee (1972) dont il s'inspire ; je développe ce point au ch. IV de mon ouvrage (2008 : 39–41).

4. Les réalités conceptuelles & (dans) la quintadimension¹¹

4.1. Les réalités conceptuelles

La notion de *réalité(s) conceptuelle(s)* et la notion conjointe ou conséquentielle de *quintadimension* m'ont été suggérées par des études historiographiques de Braudel sur la longue durée et le temps long, alors que je cherchais à m'expliquer (1999) pourquoi certaines entités résistent - du moins par leur dénomination - aux changements :

7. Carthage détruite reste Carthage.

Toutefois, je n'assimile pas les nouveaux objets définis et étudiés par l'historiographie braudélienne ou néo-braudélienne¹² à ce que j'appelle pour ma part (à partir de 1999 et 2001) les *réalités conceptuelles*. Comme je viens d'y consacrer un ouvrage (2008), que je boucle au moment même où je rédige le présent article, je ne voudrais pas ici me répéter. Je voudrais néanmoins :

- i. Donner un exemple de ce que j'entends par *réalité conceptuelle*, avant de revenir plus en détail sur sa définition ; je prends donc pour exemple de *réalité conceptuelle* ce que les écrivains (notamment ceux qui en ont pris en charge aussi bien la dimension historique et culturelle, autrement dit la mémoire collective, que la diversité spatiale ou géographique) ont dit (je dis bien *dit* : c'est-à-dire saisi et fixé dans et par leurs textes) de *la* ou *des Provence(s)* (cf. Achard-Bayle 1999 et 2008 : ch. VII).
- ii. Refaire l'itinéraire qui me permet de situer mes *réalités conceptuelles* parmi un ensemble de notions contiguës (mais néanmoins concurrentes) : *lieux de mémoire, représentations culturelles / publiques / collectives / partagées*. Je commence cet itinéraire par le *temps long* et la *longue durée*.

4.2. Le temps long ou la longue durée

Le *temps long* ou *très long* de Braudel (1958 / 1984 : 45) est le *temps des structures*, qui sont, elles, « les permanences des systèmes, c'est-à-dire de vieilles habitudes de penser et d'agir, des cadres résistants, durs à mourir, parfois contre toute logique » (*op. cit.* : 53).

On voit, au travers de cette citation, que les entités matérielles, sinon strictement physiques, qu'étudient les historiens de la *longue durée*, telles que les espaces, les structures, et leurs évolutions dans le temps long, vont :

¹¹ Cette troisième partie qui faisait l'essentiel de ma communication a depuis été développée dans le chapitre VII de mon ouvrage paru depuis (2008) ; je vais donc m'écarter un peu de ce que j'ai dit à Brno.

¹² *Annales*, Nouvelle Histoire, histoire des mentalités, histoire culturelle. Voir en bibliographie et *infra* Nora et Ariès (*in* Le Goff).

- iii. remplacer les (grands) personnages, les dates et les lieux (d'événements), ce que Braudel appelle ailleurs l'histoire chronologique « à la petite journée, à la petite semaine, à la petite année » (1986 / 1990 : 13) ;
- iv. de la sorte, ces nouvelles entités étudiées par l'histoire vont sortir de ou transcender l'opposition physico-anthropologique espace *vs.* temps et, surtout pour ce qui nous concerne, de celle grammaticale ou logique (héritée d'Aristote, *cf.* Rousseau, 1999) : substantifs *vs.* processus.

C'est ainsi que s'estompe, dans cette conception de l'histoire et du temps, la frontière entre matériel et spirituel, réel et imaginaire :

- v. « Les cadres mentaux sont aussi prisons de longue durée » (Braudel, 1958 / 1984 : 51)
- vi. « Les vraies structures sont spirituelles, de l'ordre de la sur-nature » (Ariès, 1988 : 177).

Ainsi, si après ce qu'on a vu de la quadridimension, on pouvait dire que « le temps est attaché à l'objet » (Rousseau, 1998 : 45, repris de Bolzano, 1837), il faut maintenant dire, dans le cas de la longue durée, que le temps semble « se détacher de l'objet » au sens où, comme dans l'exemple précédent de *Carthage*, il semble transcender les limites attachées à son identité physique : celles-ci sont non seulement spatiales (comme on l'a vu avec Strawson et son exemple du *terrain* de la bataille d'Austerlitz), mais aussi temporelles dans la mesure où cet objet a une existence attestée ; autrement dit : l'objet dans le temps long ou la longue durée voit transcendées les limites attachées à son *existence* telle qu'elle est attestée dans l'espace-temps ou la quadridimension *ordinaire* ; ainsi, si, comme Augustin dit (*Confessions*, éd. citée : 337), « c'est au passage que nous mesurons les temps »¹³, c'est grâce au sentiment ou au constat (qui peuvent être comme on va le voir des manifestations mentales collectives) que « le temps ne passe pas », que se mesure ou se définit le temps long ou la longue durée.

Prudemment, j'ai employé par deux fois dans le paragraphe précédent la modalisation « sembler » ; sans doute parce que j'explore une conception « dé-mesurée » du temps qui rend celui-ci peut-être encore plus impalpable ou fuyant que ce qu'en disait déjà Augustin dans ce célèbre passage des *Confessions* que j'ai mis en exergue ; j'y renvoie, pour qu'on y note : qu'Augustin fait preuve d'une même prudence, par l'emploi d'interrogatives et d'hypothétiques ; mais aussi qu'il affirme « en toute confiance » qu'on a du temps « à coup sûr, l'*intelligence* », même s'il est difficile de le « *saisir* [...] *en pensée* » (je souligne dans les trois cas).

Je note également, dans le même ordre d'idées, mais tout en revenant plus exactement au temps long et à la longue durée, que Nora (*in* Nora éd., tome 1,

¹³ Non pas exactement les passé, présent et futur, mais : « un présent où il s'agit du passé, le souvenir ; un présent où il s'agit du présent, la vision ; présent où il s'agit du futur, l'attente » (*Confessions*, éd. citée : 336).

1984 / 1997 : 28) parle de son côté des «illusions d'éternité» que sont nos *lieux de mémoire*. Je vais revenir sur cette notion, mais auparavant, je fais remarquer encore que l'opération (historiographique) qui fonde cette notion (historique ou temporelle¹⁴) fait intervenir la fiction, dans son sens logique (ici d'«illusions»), et par là combine ou superpose le mental au matériel.

4.3. Les lieux de mémoire (vs. les réalités conceptuelles)

Ainsi, le temps des historiens de la *longue durée* et les espaces physiques et mentaux (en tant que superstructures ou structures de «sur-nature») que ce temps ou cette conception du temps concerne ou domine, se conjuguent en des *lieux de mémoire*.

Ceux-ci se trouvent définis, entre autres mais particulièrement, par Nora (*in* Nora éd., tome 2, 1992 / 1997 : 2226) : «Le lieu de mémoire n'a jamais été à mes yeux un objet purement physique, palpable et visible [...] Le lieu de mémoire suppose, d'entrée de jeu, l'enfourchement de deux ordres de réalité : une réalité tangible et saisissable, parfois matérielle, parfois moins, inscrite dans le temps, l'espace, le langage, la tradition, et une réalité purement symbolique, porteuse d'une histoire [...] Lieu de mémoire, donc : toute unité significative, d'ordre matériel ou idéal, dont la volonté des hommes ou le travail du temps a fait un événement symbolique du patrimoine mémoriel d'une quelconque communauté.»

Pour ma part, je ne définirai pas les *réalités conceptuelles* comme les *lieux de mémoire* de Nora pour lesquels, s'il y a un choix parmi des «ordres de réalité», ce choix, néanmoins, est alternatif, dans la mesure il se fait à «l'enfourchement» de l'«ordre matériel *ou* idéal» (je souligne) ; pour moi, les *réalités conceptuelles* se font par l'empilement et non pas à «l'enfourchement» des deux ordres de réalité, tels que Nora les définit : matériel *et* idéal. Nous retrouvons ainsi dans cet assemblage une sorte de catégorie ou d'ordre de réalité hybride ; ou, en partie, un composé des deux premiers ordres de Lyons, qui permet de combiner l'espace et le temps.

Il manque toutefois la dimension mémorielle au second ordre de réalité, l'idéal chez Nora, le temporel chez Lyons, dans la mesure précisément où l'idéalité ou la *dématérialisation*, comme je disais plus haut, des *réalités conceptuelles* est le produit d'un long de travail de *représentation partagé(e)*, au sens où Sperber (1996) caractérise certaines représentations comme publiques et collectives¹⁵.

¹⁴ La double face (historique et historiographique) des *lieux de mémoire* est elle-même définie par Nora (*ibid.*).

¹⁵ Pour Sperber (*op. cit.* : 85 *sq.*) une représentation «met en jeu une relation de trois termes : quelque chose qui représente, quelque chose qui est représenté, et un dispositif de traitement de l'information [autrement dit] les utilisateurs humains [...] Nous pouvons parler des représentations comme d'objets concrets, matériels, situés dans le temps et dans l'espace. À ce niveau concret, nous devons distinguer deux types de représentations : il y a des représentations mentales internes au dispositif du traitement de l'information ; et il y a des représentations publiques qui sont externes au dispositif.»

Un autre point qui distingue les *réalités conceptuelles* des lieux de mémoire concerne le langage ; pour Nora, le langage participe de la réalité matérielle (des lieux de mémoire), même s'il convient que cette réalité puisse être « plus ou moins » matérielle (en l'occurrence, je suppose qu'elle l'est « moins ») ; pour moi, les *réalités conceptuelles* ne sont pas tant ce que le langage en fait (sans quoi il ne s'agirait plus que d'objets-de-discours ou de pures fictions sémiotiques), que ce que le langage en dit tel que la mémoire collective se les « re-présente », donc les « re-présente », suivant la définition des représentations publiques de Sperber.

Ceci dit, et je boucle ainsi cette section de caractérisation des *réalités conceptuelles*, celles-ci ne sont pas les *croyances* de Sperber (*op. cit.* : 113) : « un grand nombre, peut-être la majorité, des croyances humaines procèdent non de la perception des objets de la croyance, mais de la communication à propos de ces objets. » Pour moi, les *réalités conceptuelles* sont bel et bien des *objets*, et d'abord *de perception* dans la mesure où ils sont situés dans les trois dimensions de l'espace ; autrement dit, la dimension temporelle n'élimine en rien, même si elle tend à long terme à les *dématérialiser*, les trois autres dimensions spatiales desdits *objets*.

4.4. La quintadimension

Ce qui me semble néanmoins rassembler les lieux de mémoire et les *réalités conceptuelles*, c'est la cinquième dimension que leur confère la mémoire dans le temps long ; ce qui est une forme de mémoire collective mais dans la longue durée¹⁶. Le temps long ainsi appliqué aux lieux ou aux réalités spatiales (qui deviennent ainsi *de mémoire* ou *conceptuelles*) est un temps vécu et revécu collectivement, avec plus ou moins de conscience, c'est-à-dire de ferveur ou de culte. Cette prise en compte *étirée* du temps, cette perpétuation des lieux ou des espaces au-delà de la durée ordinairement attaché aux objets ouvrent ainsi à la cinquième dimension, que je définirai, à la suite d'Elias (1984 / 1996 : 92) comme « celle de l'expérience vécue ou de la conscience ».

5. Pour conclure : retour à la référence – la *référence composite*

Cette autre conception de l'espace-temps rejoint ou complète l'ontologie de Ricoeur (1990, notamment ses cinquième et sixième études sur l'*identité personnelle* et l'*identité narrative*) en termes de *référence composite* : en même temps qu'il définit pour sa part le *particulier personnel* sous la forme d'un *individu* (*individuum* dans l'espace), et celui-ci comme un *invariant* suivant la conception de l'identité dans le temps, ou de la continuité de l'identité à travers le temps qu'il

¹⁶ On voit donc que « mémoire collective » ne suffit pas dans la mesure où celle-ci peut n'être, accidentellement ou anecdotiquement, que « ces souvenirs » que « d'autres hommes [...] ont en commun avec moi » (Halbwachs, 1950 / 1997 : 53).

emprunte comme beaucoup de philosophes analytiques à Locke (*supra*), Ricœur précise, afin de résoudre le paradoxe de l'identité-diversité, que ledit *individu* s'enrichit de *différentes expériences*.

On voit alors que :

- i. la notion d'individu et celle d'identité personnelle peuvent être appliquées aux *personnes morales*, comme aux « lieux les plus intellectuellement élaborés » : de la « région-mémoire » au « paysage comme peinture » (la *Sainte-Victoire* de Cézanne par exemple, in Nora, *op. cit.*, 1997, tome 1 : 41) ;
- ii. et que ces *expériences* peuvent être aussi des *pensées d'autrui*, autrement dit un « patrimoine mémoriel d'une quelconque communauté » (Nora, 1997, tome 2 : 2226) tel qu'il se manifeste sémiotiquement.

C'est en cela que je parle pour ma part de *réalité conceptuelle*, dans le sens où, en tant que linguiste me réclamant des écoles ou des pratiques cognitive et textuelle, je considère :

- iii. les marques (au niveau *micro* : lexical ou morphosyntaxique),
- iv. les organisations (au niveau *méso* : interpropositionnel ou transphrastique),
- v. et les configurations (au niveau *macro* : textuel-discursif),

comme les représentations ou les manifestations linguistiques de *représentations cognitives partagées* dans et par la *mémoire collective*¹⁷.

On peut dès lors partir à la recherche de ces manifestations (assez peu communes il est vrai) et les étudier, avec nos outils linguistiques, cognitifs et textuels, mais dans le but d'éclairer de notre point de vue des objets et un champ de recherche pluridisciplinaires. C'est ainsi que je me suis attaché (2008 après 1999) à répondre à la question que se posait Rancière, dans un ouvrage où se mêlent poétique, philosophie et historiographie : « Comment entendre par exemple cette phrase typique de la nouvelle histoire : *Le désert conquérant est plus d'une fois entré en Méditerranée ?* » (Rancière, *op. cit.* : 11)¹⁸... Tant il est vrai que :

8. Le désert conquérant est plus d'une fois entré en Méditerranée.

oblige à une autre temporalisation de la narration, *discursive* et non *historique*

¹⁷ Suivant entre autres Paveau (2006), Moirand (2007), mais aussi Halbwachs (*op. cit.*, notamment dans son 5^{ème} et dernier chapitre : *La mémoire collective et l'espace*).

¹⁸ Et la suite : « Assurément, l'historien de l'âge scientifique veut se détourner de la visibilité commode et superficielle des grands événements et des grands personnages. Mais la science plus certaine qu'il revendique est aussi une histoire plus improbable qui pousse à la limite l'indétermination du référent et de l'inférence propres à toute histoire. » (Voir aussi le *flou* dans la *Méditerranée* de Braudel [1949] qu'étudie Blumenthal, 1995).

pour reprendre la dichotomie de Benveniste (1966 /1976, ch. cité). Inversement, une temporalisation *historique* :

9. ? Le désert conquérant **entra** plus d'une fois en Méditerranée.

serait étrange parce qu'alors le sujet actanciel et grammatical *Le désert conquérant* serait saisi de façon anthropomorphe et événementielle ; comme dans :

10. Henri le Navigateur s'aventura plusieurs fois le long des côtes de l'Afrique. (D'après Braudel, *op. cit.* 1996, t. 1 : 126)

Ainsi, à l'opposé de (9), cet énoncé (10) ne serait plus «étrange», en ce qu'il rétablirait dans la narration le primat du sujet anthropomorphe ; ce que n'est précisément pas *le désert conquérant* de (8).

Ceci dit, je me suis attaché à montrer et j'espère à démontrer (2008 : 65–70) que le référent considéré en (8) doit l'être comme un actant, un sujet au même titre que le personnage traditionnel de l'histoire événementielle (10). *Le désert est conquérant* doit être compris comme *le désert est un conquérant* ; il n'y a pas lieu de faire du *désert* une interprétation figurée : il agit bien comme une *force physique, en physique* (Grange, 1978) ; et s'il apparaît narrativement dans un énoncé au passé composé, c'est qu'il relève de ce que d'un côté Simonin-Grumbach (1975) appelle un *discours théorique interactif*, Grange de l'autre (art. cité) un *récit scientifique*¹⁹.

*

Je dois néanmoins reconnaître, ou redire, après une dizaine d'années passées à cette tâche, combien est ardue, en termes comptables, la recherche de marques linguistiques qui témoignent des *réalités composites*. Leur analyse n'en révèle pas moins des comportements qui éclairent la cognition dans ses ancrages culturels, et dans ses partages collectifs.

Bibliographie

- ACHARD-BAYLE, Guy. Statut de réalité et modes de référenciation des entités dans l'espace-temps long. In *Actes du 12^{ème} colloque du CerLiCO. La référence : statut et processus II, Université de Nantes, 5–6 juin 1998. Travaux Linguistiques du CerLiCO*, 1999, n° 12, pp. 123–146.
- ACHARD-BAYLE, Guy. Y a-t-il une ou plusieurs *Provence(s)* ? Des représentations ordinaires aux discours savants. In *Actes du 6^{ème} Congrès International de l'AIEO (Association Internationale d'Études Occitanes), Université de Vienne, 12–19 septembre 1999, Le rayonnement de la civilisation occitane à l'aube d'un nouveau millénaire*. Ed. Georg KREMNITZ, et al. Wien: Præsens, 2001, pp. 497–511.
- ACHARD-BAYLE, Guy. Les *réalités conceptuelles* et leur ancrage matériel. Les sémantiques cognitives et la question de l'objectivisme. *Corela* [online], n° spécial de nov. 2007. Ed. Guy

¹⁹ Pour Blumenthal (art. cité : 1), l'ouvrage de Braudel (*op. cit.* 1996) «essaie d'optimiser la puissance explicative d'une représentation de l'histoire», même si l'hétérogénéité énonciative qui le caractérise «met en œuvre une causalité floue».

- ACHARD-BAYLE; Marie-Anne PAVEAU, «Cognition, Discours, Contextes». In: <http://edel.univ-poitiers.fr/corela/>.
- ARIÈS, Philippe. L'histoire des mentalités. In *La Nouvelle Histoire*. Ed. Jacques LE GOFF. Bruxelles: Complexe, 1988, pp. 167–190.
- AUGUSTIN (Saint). *Confessions*. Trad. fr. Louis de MONDADON. Paris: Le Livre de Poche, 1961 [1947].
- BENVENISTE, Émile. Les relations de temps dans le verbe français. In *Problèmes de linguistique générale* 1. Paris: Gallimard, coll. Tel, 1976 [1966], pp. 237–250.
- BLUMENTHAL, Pierre. Schémas de cohésion, causalité «floue» et paradigme de complexité dans F. Braudel: *La Méditerranée. Le Français Moderne*, 1995, n° LXIII-1, pp. 1–19.
- BRAUDEL, Fernand. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris: Livre de Poche, 1996 [1949].
- BRAUDEL, Fernand. La longue durée; et L'histoire des civilisations. Le passé explique le présent. In *Écrits sur l'histoire*. Paris: Flammarion, 1984 [1958], pp. 41–83 et pp. 255–314.
- BRAUDEL, Fernand. *L'Identité de la France. Livre premier: Espace et Histoire*. Paris: Flammarion, 1990 [1986].
- BROWN, Gillian; YULE, George. *Discourse Analysis*. Cambridge: University Press 1998 [1983].
- ELIAS, Norbert. *Du temps*. Paris: Fayard, 1996.
- FLAUX, Nelly; VAN DE VELDE, Danièle. *Les noms en français: esquisse de classement*. Gap-Paris: Ophrys, 2000.
- FREGE, Gottlob. *Écrits logiques et philosophiques*. Paris: Éd. du Seuil, 1971 [1892].
- GALMICHE, Michel. Les ambiguïtés référentielles ou les pièges de la référence. *Langue française*, 1983, n° 57, pp. 60–86.
- GRANGE, André. La dialectique récit / discours dans la stratégie de persuasion. In *Stratégies discursives*. Lyon: Presses Universitaires, 1978, pp. 243–255.
- HALBWACHS, Maurice. *La Mémoire collective*. Paris: Albin Michel, 1997 [1950].
- HALL-PARTEE, Barbara. Opacity, Coreference and Pronouns. In *Semantics of natural Language*. Ed. Donald DAVIDSON; Gilbert HARMAN. Dordrecht: Reidel, 1972, pp. 415–441.
- LOCKE, John. Identité et différence. In *Essai sur l'entendement humain*, Livre II, ch. XXVII. Ed. et trad. fr. Étienne BALIBAR. Paris: Éd. du Seuil, 1998 [1694].
- LYONS, John. *Sémantique linguistique*. Paris: Larousse, 1990 [1978].
- MOIRAND, Sophie. *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*, Paris, PUF 2007.
- NORA, Pierre. Comment écrire l'histoire de France? In *Les France*. Vol. 2. In *Les Lieux de mémoire*. 3 vol. Ed. Pierre NORA. Paris: Gallimard, coll. Quarto, 1997, pp. 2219–2236. [1984, 1986, 1992]
- PAVEAU, Marie-Anne. *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*. Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006.
- QUINE, Willard van Orman. *Du point de vue logique*. Paris: Vrin, 2003 [1953].
- QUINE, Willard van Orman. *Le mot et la chose*. Paris: Flammarion, 1999 [1960].
- QUINE, Willard van Orman. *Relativité de l'ontologie*. Paris: Aubier, 1977 [1969].
- QUINE, Willard van Orman. *La poursuite de la vérité*. Paris: Éd. du Seuil, 1993 [1990].
- RANCIÈRE, Jacques, *Les noms de l'histoire*, Paris, Éd. du Seuil 1992.
- RÉCANATI, Catherine; RÉCANATI, François. La classification de Vendler revue et corrigée. *Cahiers Chronos* [online], 1999, n° 4, pp. 167–184. In: <http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/08/50/94/PDF/Vendler.pdf>.
- RICŒUR, Paul. *Soi-même comme un autre*. Paris: Éd. du Seuil, 1990.
- ROUSSEAU, André. Référence et sens. In *La référence, Caen, 6–7 juin 1997, Travaux Linguistiques du CerLiCO*, 1998, n° 11, pp. 33–51.
- ROUSSEAU, André. Le temps comme propriété nominale. *Cahiers Chronos*, 1999, n° 4, pp. 149–166.
- SIMONIN-GRUMBACH, Jenny. Pour une typologie des discours. In *Langue, discours, société. Pour Émile Benveniste*. Ed. Julia KRISTEVA, et al. Paris: Éd. du Seuil, 1975, pp. 85–121.

- SPERBER, Dan. *La contagion des idées*. Paris: O. Jacob, 1996.
- STRAWSON, Paul. *Les individus*. Paris: Éd. du Seuil, 1973 [1959].
- SWEETSER, Eve; FAUCONNIER, Gilles. Cognitive Links and Domains: Basic Aspects of Mental Space Theory. In *Spaces, Worlds and Grammar*. Ed. Gilles FAUCONNIER; Eve SWEETSER. Chicago: University Press, 1996, pp. 1–28.
- VENDLER, Zeno. *Linguistics in Philosophy*. Ithaca: Cornell University Press, 1967.

Abstract and key words

In this paper, my goal is to present the problematic notion of what I call *conceptual realities*, as they appear and “behave” from a linguistic point of view in space and time. After having analysed the positions —and contradictory propositions— of Strawson and Quine, about the four dimensions of the objects or particulars in space and time, I introduce what, on the one hand, the French Historians call *le temps long* (long time), and, on the other one, Elias calls “the fifth dimension”, which is conferred by collective memory or results from experiences as they are lived by cultural communities.

Linguistic behaviour of four dimensional entities; collective memory; public representations; memory places; composite reference; conceptual realities